

L'appel du perpendiculaire

Christopher Varady-Szabo

Françoise Charron

Number 44, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charron, F. (1998). L'appel du perpendiculaire : Christopher Varady-Szabo. *Espace Sculpture*, (44), 38–39.

Varady-Szabo

L'appel du perpendiculaire

Françoise Charron

Dans ses récentes sculptures en nature, l'artiste Christopher Varady-Szabo répond enfin, après bien des détours de recherche et d'exploration, à ce que l'on nommera «l'appel du perpendiculaire», dans la mesure où il parvient à ressentir et à saisir les grandes tensions linéaires du paysage où il

engagés les différents horizons naturels et celui qui circule entre le paysage et les sculptures. Ces jeux linéaires mettent en place un réseau de regards dont la combinaison paraît sans fin.

Pour bien saisir cet effet, il faut décrire le paysage singulier du barachois qui a donné rendez-vous à tout ce qu'il y a d'horizon-

Façonnés de longues tiges de merisier ou d'aulne nouées par de la corde à ballots, *La tour* dresse ses 6,70 m sur une base triangulaire de 1,80 m de côté, alors que *Le panier* tend ses 4 m 20 de hauteur sur une base carrée de 2,40 m de côté. Ces deux sculptures s'élancent, fines et légères, sur fond de mer, de monts et de

commencer, même si le projet se transforme presque toujours en le réalisant. J'essaie de demeurer réceptif aux matériaux que j'utilise et, souvent, ils dicent une partie de la sculpture, par exemple selon la sorte de branches que je manipule, chaque sorte pliera de manière différente ou aura une ligne de base différente. Certaines sont droites, d'autres tordues et pleines de noeuds, mais le travail avec les branches possède en fait bien des choses en commun avec le dessin et pas seulement par ses qualités linéaires¹.

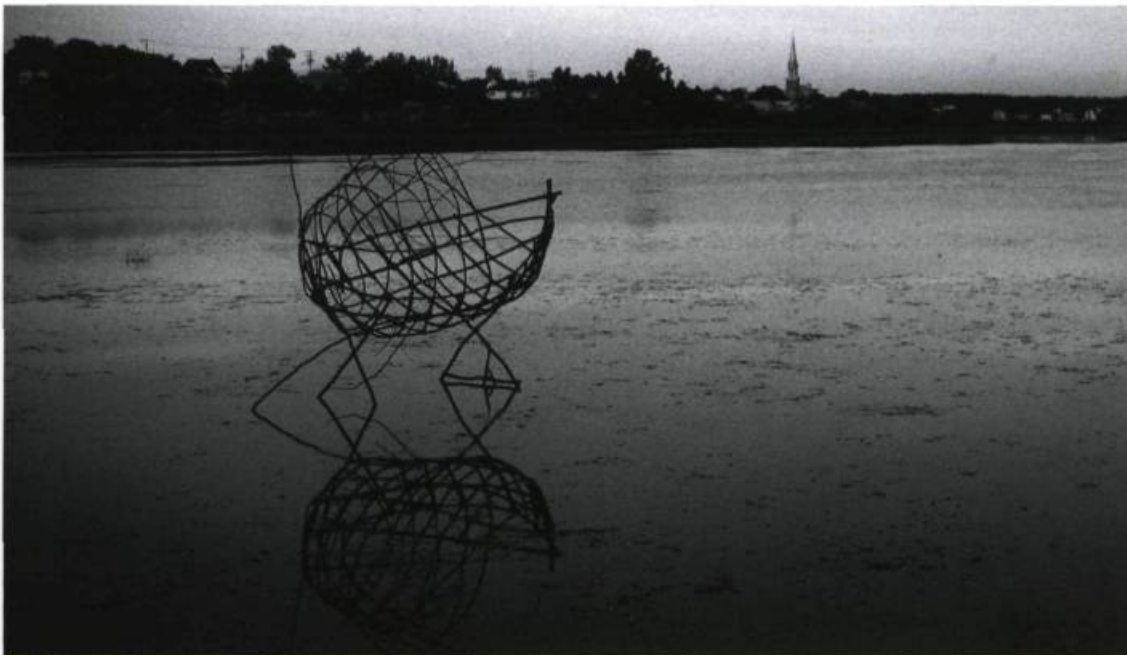
Il est donc facile de se croire devant un immense tableau lorsque l'on contemple les travaux de Varady-Szabo. On est même terriblement tenté d'imaginer que l'on assiste à un renversement total de proposition : si, de tous temps, la nature fut la grande inspiratrice des artistes, leur prêtant ses matières, on a ici le sentiment que c'est l'artiste qui donne à la nature les moyens de peindre, de venir ajouter sur les structures érigées sa palette mirobolante, d'étoffer leurs reflets dans l'eau par le bougé des vagues.

Ces premiers effets graphiques et picturaux peuvent être suivis d'autres plus proprement sculpturaux : en visant le lointain pour sortir de cette sensation bidimensionnelle, on réintègre la profondeur au paysage et les sculptures deviennent alors de fins ancrages pour le regard. Riche de perceptions croisées, ce passage harmonieux entre les dimensions qui découle du jeu des lignes dû à une sensibilité aiguë du relief fait tout l'intérêt et la force esthétiques du travail de Varady-Szabo.

La résidence au Centre Art/Nature Boréal

On retrouve plusieurs de ces éléments dans les deux sculptures réalisées dans le cadre d'une résidence en octobre 1997 au Centre Art/Nature Boréal situé à La Minerve dans les Laurentides. Toutefois, ici, Varady-Szabo travaille avec un espace fermé—l'horizon clos des montagnes boisées qui cerne le grand plateau dégagé dont la pente sablonneuse mène au petit

Christopher Varady-Szabo. *Le Moïse*, 1997. Branches, corde. 2, 4 x 3 x 1, 5 m. Carleton, Québec. Photo : Annie Thibault.



façonne ses installations. Il entre en travail avec elles afin de rendre tangible l'esprit du lieu où il se trouve. Autrement dit, Varady-Szabo réussit à intégrer toujours plus étroitement la topographie du site et les structures qu'il y dresse.

Les capteurs célestes du symposium Barrachoa en Gaspésie

Ainsi en est-il des trois pièces qu'il a créées dans le cadre de *Barrachoa*, le premier symposium de création *in situ* organisé par le centre d'artistes en art contemporain Vaste et Vague de Carleton en Gaspésie, du 2 au 16 août 1997. Deux d'entre elles (*La tour* et *Le panier*) se tiennent debout sur la grève, alors que la troisième (*Le moïse*) est installée sur pilotis dans l'eau peu profonde du barachois.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est le jeu des lignes : celui que composent les branches assemblées de chacune des installations, celui dans lequel sont

tal dans la nature gaspésienne, et dont Varady-Szabo a su si bien orchestrer les vecteurs.

Large d'environ un kilomètre et long de presque deux, le barachois de Carleton est une baie peu profonde créée par deux bandes de terre qui se rejoignent presque, c'est-à-dire des barres de sable que forme la marée entre la terre ferme et la Baie des Chaleurs. Voilà donc une première ligne, celle du plat de l'eau de mer. Le regard dirigé vers le large rencontre alors les lignes des deux bandes de terre, puis l'horizon marin qui marque la base du ciel. En se tournant vers la côte, on voit la grève qui ajoute sa ligne à celle de l'eau, puis la route 132 qui la longe avec la ville de Carleton en accolade, pour enfin apercevoir le pan de champs cultivés, le découpé des montagnes et, encore une fois, le dôme imaginaire du ciel.

C'est dans ce paysage tout en abscisses que s'élèvent les trois œuvres des *Capteurs célestes*.

ciel. Dans l'eau, tout près de la grève, *Le moïse* suspend sa nacelle longue de 3 m et large de 1,50 m sur des pattes hautes de 2,40 m : si cette pièce conçue en hommage à ce lieu paisible n'est pas verticale, sa structure dodue joue du quadrillé.

Parce que Varady-Szabo travaille avec de longues branches dépouillées dont il construit des ossatures, la nature graphique de ses sculptures est nettement mise en évidence. Les installations dégagent une spontanéité que l'on associe plus volontiers au dessin qu'à la sculpture et les traits noirs qui les tracent, petites, sur l'immensité des horizons de l'eau et du ciel renforcent encore cette connexion. Ce sont les matériaux mêmes de Varady-Szabo qui sont les dépositaires du dessin qui a présidé au façonnement : «Avant de réaliser une sculpture, j'ai bien réfléchi au projet et je l'ai dessiné sur papier avant de m'y engager. Ainsi, je me sens plus libre de

lac dont la circonférence est parfaitement visible.

Varady-Szabo a créé dans ce milieu deux œuvres qui, à première vue, s'opposent. De part et d'autre de la clôture de barbelés plantée au bord du plateau qui est un vaste champ de foin coupé, il a dressé *La torche du ciel*, une colonne au chapiteau évasé, faite de petits bouts de branches d'érable et de merisier rassemblés et tenue debout par un tuteur rectangulaire de branches nouées, le tout large de 1,50 m, long de 3 m et haut de 4,40 m. En écho à cet aplomb, émerge de l'eau *Le comète du lac* dont le long entonnoir de 17 m fait de rameaux d'érable ligotés spirale indolemment jusqu'à la clôture du champ où s'ouvre sa corolle de 2,70 m de diamètre.

Cette dernière œuvre colle parfaitement au relief du paysage. Sortant du lac, la queue squelettique de l'entonnoir se confond aux plantes aquatiques, le blanc jaunâtre de l'érable se marie au doré de l'herbe jauni et du sable dans la montée vers le plateau où sa structure en grille, tout en se butant aux fils de fer rectilignes de la clôture, en reproduit le découpage et offre des cadres pour voir le paysage. Si *Le comète du lac* semble reptilien, il est pourtant tout animé du désir de se dresser, de se tendre à proximité de *La torche du ciel*, solidement fichée dans le champ, de l'autre côté de la clôture. Quant à *La torche du ciel*, selon son arrière-plan, elle se perd tantôt dans la forêt, arbre fabriqué, mais de bois tout de même, reprenant la forme des

grands bouleaux qui poussent à flanc de montagne au bord du lac ; tantôt, elle se détache comme un arbre isolé dans un terrain ouvert, fière perpendiculaire de cet horizon plat et circulaire.

À La Minerve, Varady-Szabo ajoute une note spectaculaire à ses installations en enflammant la colonne de brindilles. Le feu, que l'on sait toujours prêt à surgir, s'élève droit dans la nuit, la creuse de son rougeolement et donne sa couleur intense et éphémère à cette sculpture, paradoxe animé de la pratique de l'art en nature.

Pureté, clarté, simplicité, voilà trois mots qui caractérisent bien le propos, la technique, les formes et l'approche de Christopher Varady-Szabo. Écoutons-le : « On peut comparer cette façon

de créer à la lecture d'une partition musicale dans laquelle les éléments naturels proposent les notes et l'œuvre devient l'instrument qui révèle la musique². »

C'est sans doute cette métaphore musicale qui lui permet de travailler sans prétention les grands mouvements structurants de la nature, comme le calme et le vif, le vide et le touffus, le rampant et le dressé, mais surtout l'élan vertical, ce redressement perpendiculaire qui marque à jamais l'incroyable présence humaine sur terre. ■

NOTES :

1. Extrait d'un courriel de l'artiste, janvier 1998.
2. Extrait d'un courriel de l'artiste, novembre 1997.

Florent Veilleux, *Romantisme Post-Moderne*, 1997-1998. Vue de l'installation lumino-cinématique, sonore, parlante, interactive et évolutive. Approx. : 45 m².
Photo : Florent Veilleux.

Florent Veilleux

Homo exmachina

Claude Paul Gauthier



La création de Florent Veilleux s'élabore autour du concept de la récupération de matériaux et d'objets hétéroclites, et du détournement de sens qu'il en fait, non seulement par procédé d'assemblage signifiant (ex. : le collage, la superposition, etc.) mais aussi dans leur mise en scène cinématique par l'utilisation de procédés électromécaniques, incorporant outre le mouvement, la musique, la lumière, les sons et les odeurs. Il faut dépasser les cadres d'interprétation formelle pour vraiment jouir de l'œuvre de Veilleux. Car il s'agit bien de jouissance : esthétique en premier lieu, bien que cela puisse ne pas être évident, compte tenu de la facture éclatée des œuvres (ou de l'ensemble de l'œuvre), philosophique, certes, par le questionnement qu'amènent ses propositions, et enfin ludique, car il s'agit d'un travail qu'on a envie de toucher, de palper, de s'appropriier manuellement comme lorsque on est enfant. Mais attention ! Florent Veilleux est un anarchiste qui propose un univers consciemment disloqué. Comme il le dit lui-même : « Une fois mises en situation, mes installations... s'imposent d'elles-mêmes, comme un regard critique et lucide porté sur notre société d'hyperconsommation et (sur le) gaspillage effréné que cette boulimie entraîne. » Son travail, bien qu'évidemment de facture « high-tech », en est un de questionnement. Celui-ci met en scène son installation, amalgame issu de la récupération de matériaux électroniques (filages, transistors, transducteurs, puces) et d'objets d'utilisation quotidienne, de façon à créer un univers baroque, foisonnant d'idées, un genre de cinéma